

Camus, homme du peuple

par Sophie Doudet

Le 25 octobre 2013, L'UPPA (Université Populaire du Pays d'Aix) propose une intervention de Sophie Doudet dans Amphithéâtre de La Verrière de la Cité du livre. Cette intervention sera suivie du film de d'André Malraux : *L'espoir* proposé par l'Institut de l'image. Cette manifestation s'inscrit dans le cadre de la programmation cinéma en lien avec Le centre de documentation Albert Camus autour du thème *Albert Camus citoyen du monde*.

Pour justifier l'intitulé de cet exposé, on peut partir de plusieurs faits : il y a tout d'abord un contexte. Le sujet de cette conférence a été proposé par une université populaire et il s'agit de s'adresser à des hommes et des femmes unis par un intérêt ou une curiosité pour un écrivain populaire, lu par différentes générations et dans le monde entier. Cet écrivain, Albert Camus, est lui-même lié au peuple par plusieurs attaches. Ses origines populaires sont une source d'inspiration permanente de son oeuvre de *L'Envers et l'Endroit* au *Premier Homme*.

S'il est vrai que les seuls paradis sont ceux qu'on a perdus, je sais comment nommer ce quelque chose de tendre et d'inhumain qui m'habite aujourd'hui. Un émigrant revient dans sa patrie. Et moi, je me souviens. (...) Et me voici rapatrié. Je pense à un enfant qui vécut dans un quartier pauvre. Ce quartier, cette maison ! Il n'y avait qu'un étage et les escaliers n'étaient pas éclairés. Maintenant encore, après de longues années, il pourrait y retourner en pleine nuit. Il sait qu'il grimperait l'escalier à toute vitesse sans trébucher une seule fois. Son corps même est imprégné de cette maison. Les jambes conservent en elles la mesure exacte de la hauteur des marches. Sa main, l'horreur instinctive, jamais vaincue, de la rampe d'escalier. Et c'était à cause des cafards. L'Envers et l'Endroit, "Entre oui et non".

Mais Camus est aussi et surtout pour nous homme du peuple parce que citoyen du monde. L'intellectuel va puiser dans son enfance misérable et dans ses convictions d'homme de gauche, la force de ses engagements politiques : pour la libération des peuples opprimés, pour la dignité des ouvriers et des travailleurs, pour la liberté des peuples de l'Est... Il y puise aussi la force de ses amitiés : ouvriers du livre, anarcho-syndicalistes, résistants, simples lecteurs... Et il trouve surtout dans ses origines modestes la légitimité de sa parole et aussi la vérité de ses fictions. Parce qu'il a connu la pauvreté, il peut en parler et peupler ses romans d'ouvriers, d'arabes, de commerçants modestes et employés de bureau, ses pièces de théâtre de pêcheurs ou de mendiants.

Et c'est là que Camus est confronté à la difficulté de tout intellectuel et de tout écrivain qui se veut engagé au XXème siècle. Comment parler du peuple quand, devenu un écrivain célèbre, on en est séparé socialement ? Comment écrire pour le peuple et le mettre en scène sans échapper aux risques de la sublimation imaginaire, sans s'égarer dans un mythe mensonger ? Sans prendre le risque de n'être pas compris

par ceux pour lesquels on écrit et qui, parfois, ne savent pas lire ?

On partira donc de la réalité biographique de Camus pour décrire l'ascension d'un enfant modeste qui va devenir un intellectuel engagé pour la cause de tous les peuples. On verra ensuite comment de *L'Envers et l'Endroit* au *Premier Homme*, le peuple est mis en scène dans l'oeuvre de Camus entre idéalisme et réalisme. Il s'agira d'éclairer finalement l'imaginaire de la pauvreté dans le roman inachevé de l'écrivain en montrant que l'extraordinaire lyrisme de son style est mis au service des "oubliés".

La donnée biographique : l'ascension d'un homme modeste.

Camus est né à Mondovi le 7 novembre 1913 et il sera élevé dans le quartier pauvre de Belcourt à Alger. Orphelin de père, il est éduqué par sa mère et sa grand-mère qui vivent de peu. Centré sur la figure de la mère, *Le Premier Homme* propose une incroyable galerie de portrait d'hommes et de femmes modestes destinée à endiguer l'oubli dans lequel les pauvres sont jetés par l'Histoire. Camus évoque ainsi en premier lieu sa mère : *Elle endurait les coups pour ses enfants, comme elle endurait pour elle-même la dure journée de travail au service des autres, les parquets lavés à genoux, la vie sans homme et sans consolation au milieu des reliefs gras et du long sale des autres, les longs jours de peine ajoutés les uns aux autres pour faire une vie qui, à force d'être privée d'espoir, devenait aussi une vie sans ressentiment d'aucune sorte, ignorante, obstinée, résignée enfin à toutes les souffrances, les siennes comme celles des autres. il ne l'avait jamais entendue se plaindre, sinon pour dire qu'elle était fatiguée ou qu'elle avait mal aux reins après une grosse lessive.* *Le Premier Homme* Puis son oncle : *Ernest vêtu d'un vieux pantalon rapiécé, d'espadrilles couvertes de sciure d'une flanelle grise sans manches et d'une vieille chéchia délavée qui protégeait ses beaux cheveux des copeaux et de la poussière, l'embrassait et lui proposait de l'aider.*

Mais il décrit aussi Abder le manoeuvre arabe de l'atelier comme son patron, ancien ouvrier, le couple arabe qui fait parfois griller du café dans la cour, le coiffeur espagnol, les femmes qui rient lors de l'accouchement de la mère de Jacques ou le vieux gardien du cimetière de Saint-Brieuc lorsqu'il va rendre hommage à la tombe de son père... *Le Premier Homme* offre ainsi au lecteur une incroyable diversité de visages et de personnages qui défilent sous un regard bienveillant et souvent amusé comme lors de l'évocation de la journée du dimanche où tous sont de sortie et se pavanent dans les rues.

Mais ce regard sait aussi voir la misère et ce à quoi elle peut réduire les êtres. Ces hommes et femmes peuplent un univers d'un extrême dénuement. Le quartier pauvre mêle arabes et pieds noirs dans la même indigence : l'appartement des Camus n'a que deux chambres où vivent tant bien que mal les enfants, les deux femmes et Ernest. Une table, une armoire et une grosse lampe à pétrole font le décor tandis que les caves abritent les "maigres biens des locataires" : des "sacs vides qui pourrissent, des morceaux de caisses, de vieilles cuvettes rouillées et trouées." L'atelier où travaille l'oncle Ernest n'est pas plus riche : *C'était une sorte de cour encombrée de*

détritus, de vieux cercles de fer, de mâchefer et de feux éteints. Sur l'un des côtés, on avait construit une sorte de toit de briques soutenu à distances régulières par des piliers de moellons . *Le Premier Homme* En apparence le désordre règne mais le jeune Camus y découvre une organisation réglée par le manque d'espace et par la routine.

Peu à peu l'enfant va se rendre compte de la situation d'extrême précarité dans laquelle vit sa famille. Non seulement la misère oblige sa grand-mère à imposer à tous une austérité draconienne (épisode des chaussures usées quand il veut jouer au foot, épisode de la pièce recherchée dans les cabinets, obligation de mentir pour obtenir un travail d'été alors qu'il le quittera à la rentrée pour reprendre l'école...), mais c'est aussi et surtout le dénuement intellectuel qui choque l'enfant. Il se révèle toujours à partir de l'impuissance de la mère : *Elle ne savait pas lire non plus, mais de plus elle était à demi-sourde. Son vocabulaire enfin était plus restreint encore que celui de sa mère. Aujourd'hui encore, sa vie était sans divertissement. En quarante années, elle était allée deux ou trois fois au cinéma, n'y avait rien compris, et avait seulement dit pour ne pas désobliger les personnes qui l'avaient invitée que les robes étaient belles ou que celui avec la moustache avait l'air très méchant. Elle ne pouvait non plus écouter la radio. Et quant aux journaux, elle feuilletait parfois ceux qui étaient illustrés, se faisait expliquer les illustrations par ses fils ou ses petites filles, décidaient que la reine d'Angleterre était triste et refermait le magazine pour regarder de nouveau par la même fenêtre le mouvement de la même rue qu'elle avait contemplé pendant la moitié de sa vie.* *Le Premier Homme*

La mort du père à la guerre et la rage de ceux qui ont survécu ouvrent davantage sur la révolte : les pauvres sont balayés par l'histoire mais ils conservent malgré tout une dignité et un sens de l'honneur que Camus ne cessera de souligner. Ainsi dans l'épisode célèbre du *Premier Homme* où le père Cormery déclare qu'un homme s'empêche devant la barbarie, l'écrivain prend bien soin de préciser que cette limite morale est celle d'ignorants. Cette simplicité d'origine explique peut-être ce sens aigu de la conscience morale : *Moi, avait-il dit d'une voix sourde, je suis pauvre, je sors de l'orphelinat, on me met cet habit, on me traine à la guerre, mais je m'empêche. De même, l'instituteur qui réchappe au massacre de la première guerre mondiale, ce père de substitution qui sera un peu plus riche que le premier, incarne l'intégrité aux yeux de Camus : Un homme dur, amer, qui avait travaillé toute sa vie, avait tué sur commande, accepté tout ce qui ne pouvait s'éviter, mais qui, quelque part en lui-même, refusait d'être entamé. Un homme pauvre enfin. Car la pauvreté ne se choisit pas, mais elle peut se garder.*

A partir des figures tutélaires de la mère et du père, la révolte sourd dans le cœur de l'enfant dont l'ascension scolaire (et sociale) est vécue de façon complexe et ambiguë. La découverte du savoir et des livres à l'école est à la fois un immense bonheur (Camus parle d'une faim que la nourriture ne saurait assouvir) et un déchirement. C'est en effet celui de la perte de l'enfance (savoir c'est souffrir, sortir de l'innocence comme le montrent tour à tour ces philosophes que Camus va lire, Socrate, Rousseau ou Kant) mais c'est avant tout la peur de mépriser les siens et de les quitter jamais : *Une immense peine d'enfant lui tordait le cœur, comme s'il savait d'avance qu'il venait par ce succès d'être arraché au monde innocent et chaleureux des pauvres, monde refermé sur lui-même comme une île dans la société mais où la misère tient*

lieu de famille et de solidarité. Le Premier Homme. L'enfant pressent qu'il s'éloigne des siens sans pour autant être accueilli par les garçons des milieux aisés qu'il croise au lycée. Il reste " pauvre " dans un monde de riches. Jacques change la profession de sa mère quand il lui faut la déclarer à ses professeurs. Il remplit lui-même les imprimés administratifs, découvre la métropole et la vie des familles françaises moyennes. Il les admire mais ne les jalouse pas : il en éprouve surtout une honte pleine de colère : Mais il eût fallu à Jacques un cœur d'une pureté héroïque exceptionnelle pour ne pas souffrir de la découverte qu'il venait de faire, de même qu'il eût fallu une humilité impossible pour ne pas accueillir avec rage et honte cette souffrance de ce qu'elle lui découvrit de sa nature. Il n'avait rien de tout cela, mais un dur et mauvais orgueil qui l'aida au moins en cette circonstance, lui fit écrire d'une plume ferme " domestique " sur l'imprimé, qu'il porta avec un visage fermé au répétiteur qui n'y prit même pas garde.

Avec tout cela, Jacques ne désirait nullement changer d'état ni de famille, et sa mère telle qu'elle était demeurait ce qu'il aimait le plus au monde, même s'il l'aimait désespérément. Comment faire comprendre d'ailleurs qu'un enfant pauvre puisse avoir parfois honte sans jamais rien envier ?

L'enfant grandit, réussit. Il n'oublie pas. Il se souvient dès son premier grand texte, *L'Envers et l'Endroit* qu'il reprendra dans son dernier roman: émigrant en métropole, il se voit comme un " rapatrié " chez lui avec tout ce que cela implique de joie et de déchirement. Il va nourrir ses engagements de cette fidélité douloureuse. Sa vie croise l'histoire.

Le Peuple dans l'œuvre de Camus : engagements et création littéraire.

Camus ne cessera de s'engager pour des causes populaires y compris aux côtés d'hommes ou de partis dont il ne partage pas ou plus les positions. Brièvement inscrit au Parti communiste (1935), il défendra sans autre lien que la fidélité à des hommes, les valeurs portées par le socialisme et la gauche (" malgré elle, malgré moi " disait-il). L'esprit de révolte qu'il définira dans l'essai de 1951 le guide dans chacune de ses actions : c'est la dénonciation de la misère en Kabylie en 1939 dans les articles qu'il donne à *Alger Républicain*, c'est l'engagement pour la cause ouvrière et l'amélioration des conditions de travail, de la nouvelle " Les Muets " (*L'Exil et le Royaume*) aux articles de *l'Express* qui ne sont pas tous consacrés à l'Algérie mais portent la même exigence de justice. Il faut ainsi relire aujourd'hui la conclusion de " La princesse et le couvreur " qui s'exaspère d'une presse de divertissement plus intéressée par les amours de la couronne anglaise que par la mort d'un ouvrier trop âgé pour travailler : *Que deux couvreurs, par exemple, se soient écrasés sur le pavé, après une chute de plusieurs étages, quoi de plus banal, et de plus fade, pour des bouches habituées maintenant à ne brouter que les informations les plus raffinées ? Un détail un peu excitant risque cependant de relever l'intérêt de cette ennuyeuse histoire. L'un des couvreurs avait 73 ans et l'autre avait dépassé la soixantaine. Qu'allaient-ils donc faire, à cet âge, sur les toits ? Sans doute cherchaient-ils une solution à un problème peu connu, je crois, à Clarence House, je veux dire celui de la*

retraite. L'Express 1955-1956. Ce sont les notations de l'écrivain dans ses Carnets sur le travail abrutissant des ouvriers des usines de Saint Etienne, c'est la défense de tous les peuples opprimés, de l'Est à la Grèce, de Madagascar à l'Espagne, jamais oubliée surtout lorsqu'on déclare Franco fréquentable : Aujourd'hui où, vingt ans après l'effondrement, l'Espagne bouge, la fidélité doit être sans doute réaffirmée. Mais en même temps ; la lutte doit continuer sans laquelle toute fidélité n'est qu'un rêve malheureux. Ces ouvriers de Navarre et de Biscaye, ces étudiants de Madrid, nous ne pouvons leur rester fidèles sans être solidaires et secourables. Devant leur protestation, les étudiants de Paris et nos syndicats sont restés silencieux et ils sont manqués ainsi leurs devoirs les plus impérieux. Fidélité à l'Espagne, août 1956. C'est enfin la défense de l'entreprise de Gary Davis, soldat américain, qui rendit son passeport pour se déclarer " citoyen du monde ". Pour Camus le peuple est en effet une entité politique et sociale qui s'ouvre sur une entité plus vaste : les populations. Tous ceux qui sont anonymes, civils, hommes, femmes ou enfants et qui plient sous le joug de l'injustice doivent être défendus quelle que soient leurs nations et leurs origines. Point n'est nécessaire d'avoir un certificat " d'extraction populaire " : il n'y a que des créatures humaines que l'intellectuel se donne pour difficile tâche de sauver Discours de Stockholm.

Car ces engagements, nombreux et cohérents, malgré les divisions idéologiques partisans de l'époque, nourrissent également (et surtout) l'art de l'écrivain. Ses premières amours esthétiques jamais reniées commencent ainsi au théâtre, art collectif par excellence. L'aventure généreuse du théâtre du Travail puis de l'Equipe (on chanta parfois avec le public *L'Internationale* à la fin de certaines représentations) réunit dans la même salle des êtres de toutes conditions pour y découvrir les grands classiques de la culture dramatique mais aussi l'adaptation du *Temps du mépris* de Malraux ou la création collective *Révolte dans les Asturies*, dédiée à Sanchez, Santiago, Antonio, Ruiz et Léon hommes du peuple morts au nom de la justice. La pièce met en scène une image mythifiée et lyrique du peuple espagnol : Camus écrit pour qu'on n'oublie pas ceux que la répression des généraux espagnols a cru faire taire : " Qui se souviendra ? " Quatre voix se font entendre d'outre-tombe à la fin de la pièce. Il s'agissait déjà en 36 de donner la parole aux muets et aux invisibles : *Moi, je suis le vieux Santiago, je n'ai jamais été très heureux. Mon père était mineur et mon grand-père et tous ceux d'avant. Et puis, moi je me suis marié. Une bonne femme bien sûr, mais c'est qu'on est jamais content. J'ai eu un fils – mineur aussi – et mort dans un éboulement. J'ai jamais fait de mal à personne et je me sentais bien content, mais j'ai pensé aux jeunes. Je crois que je me suis bien battu. Peut-être parce que j'avais plus grand-chose à gagner. Aux prochaines neiges, personne ne parlera plus de moi sur terre.*

Le parcours de l'ensemble de l'œuvre de Camus révèle que la présence de nombreux personnages issus du peuple est loin d'être anecdotique. La mère et la fille dans *Le Malentendu* assassinent parce qu'elles sont pauvres et veulent avoir assez d'argent pour quitter leur terre de malheur, le peuple romain est la victime de Caligula, Foka dans *Les Justes* manque de faire douter Kaliayev qui découvre tardivement pour qui il sacrifie sa vie. Le peuple est enfin le véritable héros de *L'Etat de siège*. Dans les romans et les nouvelles, le lecteur ne peut oublier le vieux Saramago ni le bedeau de

la maison de retraite où logeait la mère de Meursault, pas plus qu'il ne peut ignorer le peuple arabe ou les pieds-noirs qui vivent, meurent, travaillent, se baignent et aiment sous le même soleil algérien. Mais l'acte créateur suppose une métamorphose, une sublimation voire une idéalisation qui peuvent introduire du mensonge en même temps qu'elles font des vies simples des destins. Il implique également une culture que Camus ne méconnaît pas. Il y a en effet un mythe du peuple dans la littérature que l'écrivain est contraint d'affronter pour en donner à son tour une image : de Hugo à Guilloux en passant par Malraux, le miséreux a eu droit à une place de choix dans la création littéraire mais aussi picturale (on songe aux peintres aimés, Van Eyck ou Masaccio et aux amis comme Benisti). Camus doit donc composer avec cet héritage tout en étant confronté à une autre difficulté : comment parler légitimement du peuple quand on est devenu un intellectuel parisien reconnu ?

Une partie de la polémique qui va opposer l'écrivain à Sartre et aux intellectuels de la *Revue des Temps modernes* peut être ainsi éclairée par cette question cruciale de la légitimité de la parole de l'intellectuel de gauche. Après la parution de *L'Homme révolté* en 1951, Sartre et Jeanson frappent précisément là où cela peut faire mal : " Il ne peut que vous ayez été pauvre mais vous ne l'êtes plus... " " Vous êtes un bourgeois, ... vous êtes loin d'un ouvrier... " Et Camus de rendre des comptes sur ses origines et sa position sociale lors d'une longue et pénible polémique qui le dégoûte. Mais c'est cette même légitimité qui guide aussi l'écrivain dans certaines de ses admirations intellectuelles : Simone Weil, professeur agrégée de philosophie est entrée en 1934 comme manœuvre sur une machine dans une usine et en tirera des ouvrages majeurs comme *La condition ouvrière* que préfacera Camus : "*La Condition ouvrière* " n'est pas un livre écrit par un intellectuel en mal d'expérience extrême. C'est le cri bouleversant d'une âme qui a vécu, au niveau le plus haut de l'amour et de l'intelligence, l'injustice profonde de la condition prolétarienne. De même, on peut lire dans l'avant-propos à *La Maison du peuple* de son ami Louis Guilloux : *Presque tous les écrivains français qui prétendent aujourd'hui parler au nom du prolétariat sont nés de parents aisés ou fortunés. Ce n'est pas une tare, il y a du hasard dans la naissance, et je trouve cela ni bine ni mal. Je me borne à signaler au sociologue une anomalie et un objet d'études. Et plus loin : La pauvreté, par exemple, laisse à ceux qui l'ont vécue une intolérance qui supporte mal qu'on parle d'un certain dénuement autrement qu'en connaissance de cause.* Camus prend alors l'exemple de textes universitaires qui parlent des prolétaires comme une " tribu aux étranges coutumes ". Le risque réside selon lui, dans le fait de sombrer dans la " flatterie dégoutante " ou de basculer dans le mépris insultant. Eugène Dabit et Jules Vallès mais surtout Guilloux sont pour l'écrivain de vrais modèles qui ont trouvé le bon langage et " la seule grandeur qu'on puisse lui arracher, celle de la vérité. " Celui qui parle du peuple doit donc le faire avec pudeur et en refusant le pittoresque. Ne rien dégrader, ni majorer. Ce que Camus admire précisément chez Guilloux c'est sa manière de montrer comment la pauvreté et la misère entament aussi l'humanité et lui ôtent parfois sa grandeur : *15000 francs par mois, la vie d'atelier, et Tristan n'a plus rien à dire à Yseult.* Avant-propos à *La Maison du peuple*

Cet écartèlement, Camus le met à son tour en scène dans son œuvre en soulignant la complexité du mythe du peuple. Le personnage de Foka dans *Les Justes* interroge par

exemple les mobiles du “ barine ” Kaliayev qui assassine le Grand Duc pour libérer un peuple qu’il n’a jamais vraiment rencontré. Contraint de faire le travail du bourreau pour diminuer sa peine de prison, Foka pourrait déstabiliser le jeune homme et entamer la noble idée qu’il se fait de la libération des masses populaires. Sa réaction est cependant tout autre : Yanek explique que c’est en forçant le peuple à tuer, qu’on se rend coupable. Le peuple n’est donc pas innocent mais il n’est pas non plus entièrement responsable de son abjection : son excuse, c’est l’écrasement. Argument qu’on retrouvera dans *L’Etat de siège* : *Ne raille pas leur tête baissée, car voici des siècles que les comètes de la peur passent au-dessus. Ne ris pas de leur air de crainte, voici des siècles qu’ils meurent et que leur amour est déchiré. Le plus grand de leurs crimes aura toujours une excuse.* Victime de la folie de ses dirigeants dans *Caligula*, manipulé, trahi, abandonné à la Peste par les alcades dans *L’Etat de siège*, le peuple a peur, il est ignorant et superstitieux. Il ne comprend pas les subtilités du langage administratif fait pour l’asservir et lui obéit donc docilement : *Du moment que vous avez fait vos trois repas, travaillé vos 8 heures et entretenu vos deux femmes, vous imaginez que tout est dans l’ordre. Non, vous n’êtes pas dans l’ordre, vous êtes dans le rang. Bien alignés, la mine placide, vous voilà mûrs, mûrs pour la calamité.* Quand il veut fuir, il devient lâche et méchant et même les amoureux, les enfants et les parents se déchirent et se renient. Camus montre que la misère dégrade le peuple et le fait basculer dans une forme de mauvaieseté en le condamnant à un destin social abject. Le déterminisme est parfois trop fort mais la responsabilité n’incombe pas à ceux qui en sont les victimes : *Mais en même temps, il savait qu’on ne pouvait lui en vouloir et que la pauvreté, l’infirmité, le besoin élémentaire où toute sa famille vivait, s’ils n’excusaient pas tout, empêchent en tout cas de rien condamner chez ceux qui en sont les victimes. Ils se faisaient du mal les uns aux autres sans le vouloir et simplement parce qu’ils étaient chacun pour l’autre les représentants de a nécessité besogneuse et cruelle où ils vivaient. Le Premier Homme.* Bien davantage, pour limiter la responsabilité du peuple dans le mal qu’il (se) fait, l’écrivain introduit une distinction dans *L’Etat de siège* entre le peuple et la masse. Le premier a l’honneur en bouche, la dignité dans le cœur et l’amour qui justifie la révolte tandis que la seconde est manipulée et aliénée. On la musèle et on l’administre : *Nous étions un peuple et nous voici une masse ! On nous invitait, nous voici convoqués ! Nous échangeons le pain et le lait, maintenant nous sommes ravitaillés ! Nous piétinons !*

L’Etat de siège met en scène ce cheminement douloureux qui va du bonheur simple mais ignoré car en prise avec la vie à l’avilissement par la misère et l’arbitraire politique jusqu’à la révolte et la conquête de la liberté. Vivant une véritable passion christique, le peuple a les qualités de celui qui naquit en son sein : il vit à “ mi-hauteur ” sans excès et dans la simplicité. Les Espagnols sont d’un pays qui “ prétend être libre sans être riche ”. Leurs valeurs sont modestes mais droites. Dans *Noces* on meurt dignement et en silence, dans “ Les Muets ” et “ La Pierre qui pousse ” un seul regard fonde la solidarité et la communauté. Le verbe est parcimonieux mais va à l’essentiel : on pose les bonnes questions, le bon sens et l’intelligence simple sont des guides précieux et initient la révolte. La vie est plus proche de la terre et de la plénitude de l’enfance. Et les femmes sur ce point semblent moins oubliées de

l'essentiel que les hommes. *L'Etat de siège* s'achève sur l'image d'un peuple poète qui a retrouvé la joie de vivre et la liberté : *Ils fuient. L'été s'achève en victoire. Il arrive donc que l'homme triomphe ! Et la victoire alors a le corps de nos femmes sous la pluie de l'amour. Voici la chair heureuse, luisante et chaude, grappe de septembre où le frelon grésille. Sur l'aire du ventre s'abattent les moissons de la vigne. Les vendanges flambent au sommet des seins ivres. Ô mon amour, le désir crève comme un fruit mûr ; la gloire des corps ruisselle enfin.* L'idéalisation n'est pas loin. Camus l'a-t-il senti ? La pièce n'a pas plu. Qu'importe, il recommencera autrement. Le lyrisme est le langage qu'il veut offrir au peuple.

L'écrivain de la pauvreté.

Camus a commencé dans la plénitude d'une enfance pauvre et sans doute l'écriture est-elle le seul moyen de la retrouver. La préface de 1958 de la réédition de *L'Envers et l'Endroit* dit le projet d'une réécriture qui sera celle, inachevée, du *Premier Homme* : *Si malgré tant d'effort pour édifier un langage et faire vivre des mythes, je ne parviens pas un jour à récrire L'Envers et l'Endroit, je ne serai jamais parvenu à rien, voilà ma conviction obscure. Rien ne m'empêche en tout cas de rêver que j'y réussirai, d'imaginer que je mettrai encore au centre de cette oeuvre l'admirable silence d'une mère et l'effort d'un homme pour retrouver une justice ou un amour qui équilibre ce silence.* Parti de la pauvreté et l'écrivant en de multiples déclinaisons, Camus y retourne une ultime fois dans *Le Premier Homme* mais avec un projet plus vaste que celui d'incarner des figures populaires ou même de défendre la créature humaine. Le roman répond à l'ambition de rendre hommage à celle qui ne "pourra jamais lire ce livre" et d'écrire l'épopée des émigrants, des arabes, des colons misérables oubliés depuis la conquête de l'Algérie. Donner une voix à ces hommes et ces femmes qui vivent toujours et ont vécu sur l'île de pauvreté qu'est l'Algérie.

Le Premier Homme se présente ainsi comme une tentative de redonner une histoire à ceux qui furent balayée par elle : le père de Camus le fut par la Grande guerre, mais aussi tous les anonymes, toutes ces foules qui n'ont pas droit à une plaque du souvenir. L'écriture rachète alors l'oubli de ceux qui firent l'Algérie, rend hommage à la cohue des sans nom : *Des foules entières étaient venues ici depuis plus d'un siècle, avaient labouré, creusé des sillons, de plus en plus profonds à certains endroits, en certains autres de plus en plus tremblées jusqu'à ce qu'une terre légère les recouvre (...)* Mais le projet est littéraire : il s'agit d'être le "Proust des pauvres" ou plutôt un anti-Proust. "Le temps perdu ne se retrouve que chez les riches" note Camus qui veut arracher cette famille pauvre au destin des pauvres qui est de disparaître de l'histoire sans laisser de traces. Si les riches ont des repères, les pauvres, écrasés par la fatigue et le travail, perdent la mémoire ou ne la nourrissent pas assez. Se souvenir fait de surcroît mal pour qui peine à survivre chaque jour : Camus écrit contre la résignation, pour dire cette patience aveugle qui se noie dans l'immédiat. Il fait des petits, des seigneurs "assurés de leurs richesses irremplaçables" et débusque la grandeur dans chaque geste quotidien ou dans les jeux des enfants qui "règnent sur la

vie et sur la mer”. Ceux-là s’empêchent devant l’horreur et l’innommable : *Ils étaient et ils sont plus grands que moi.*

Traversé par les pauvres, le roman de Camus célèbre le mystère, au sens religieux du terme, de la pauvreté avec une écriture lyrique et de longues périodes qui tranchent avec le style des autres textes qui l’ont précédé. La seule écriture apte à formuler le rêve que Camus met dans la bouche de son héros rompt avec l’aphorisme et le classicisme qui caractérisent une partie de son style ; Ce rêve est celui d’une communauté qui échapperait aux clivages sociaux et nationaux, d’une union et d’un partage qui ne peuvent passer que par le dialogue et où l’écrivain retrouverait sa place originelle sans déchirement. Ce rêve est celui d’une terre rendue aux peuples et aux misérables qui l’habitent : *Rendez la terre ; donnez toute la terre aux pauvres, à ceux qui n’ont rien et qui sont si pauvres qu’ils n’ont même jamais désiré avoir et posséder; à ceux qui sont comme elle dans ce pays, l’immense troupe des misérables, la plupart arabes, et quelques-uns français et qui vivent ou survivent ici par obstination et endurance, dans le seul honneur qui vaille au monde, celui des pauvres, donnez-leur la terre comme on donne ce qui est sacré à ceux qui sont sacrés, et moi alors, pauvre à nouveau et enfin, jeté dans le pire exil à la pointe du monde, je sourirai et mourrai content, sachant que sont enfin réunis sous le soleil de ma naissance la terre que j’ai tant aimée et ceux et celles que j’ai révévés. Le Premier Homme*

Et si cette terre n’existe pas, ce rêve a, lui, trouvé sa patrie, la seule dont Camus se soit jamais réclamé : la langue française magnifiée dans un livre qui donne une voix aux muets et un visage aux invisibles.